

T 511

UN-ŒIL, DOUBLE-ŒIL, TRIPLE-ŒIL

7

Le Poirier merveilleux

C'était un homme et une femme qui étaient veufs tous deux. Y avaient chacun une fille.

Ils se sont mariés.

La fille de l'homme était très *gente*, celle de la femme, laide.

Après être mariée, la femme ne voulait pas voir sa belle fille et lui faisait toutes sortes de misères.

Un jour, elle lui dit :

— Va me chercher ce que j'ai perdu.

Mais elle ne lui dit pas *qui* elle avait perdu.

La petite fille s'en fut en pleurant. Dans son chemin, elle rencontre la Sainte Vierge qui lui dit :

— Où donc tu vas, ma petite ?

— Madame, je vais chercher ce que ma mère a perdu.

La Sainte Vierge lui donne une branche de poirier et dit :

— Voilà ce que ta mère a perdu.

Et la petite fille [2] retourna à la maison et en rentrant :

— Voilà, ma mère, ce que vous avez perdu.

Elle la *jura* et lui dit :

— Tu me prends donc pour une imbécile ! et [elle] la renvoya en lui disant :

— Va me chercher ce que j'ai perdu.

Et la petite est repartie en pleurant. Elle rencontre encore la Sainte Vierge qui lui demanda encore ce qu'elle avait à [pleurer]¹.

— Madame, c'est ma mère qui me renvoie chercher ce qu'elle a perdu.

— Tiens, ma petite fille, voilà une plume de rossignol ; c'est ce que ta mère a perdu.

Et la petite retourna porter à sa mère ce que la Sainte Vierge lui avait donné.

— Tiens, ma mère, voilà ce que vous avez perdu.

Sa mère la *jura* encore et dit :

— Tu me prends donc pour une imbécile comme toi. Va me chercher ce que j'ai perdu.

Et la petite repart toujours en pleurant et rencontre encore la Sainte Vierge qui lui demande [3] encore ce qu'elle avait.

— C'est ma mère qui m'envoie toujours chercher ce qu'elle a perdu. Elle me dit pas ce que c'est.

— Tiens, ma petite fille, voilà une tête [de] mouton, c'est ce que ta mère a perdu.

¹ *Lacune.*

Et la petite [la] lui reporta en disant :

— Voilà, ma mère, ce que vous avez perdu.

— Mais tu me prends donc pour une imbécile ! Tu crois donc que tu vas me faire manger de la [...]²

C'était trop tard pour la faire repartir et [elle] l'envoya coucher sans souper.

Quand son père fut arrivé, il demanda où était sa fille. Sa femme répond :

— Elle a voulu aller se coucher.

Elle avait jeté tout ce que [la petite] avait apporté sur le fumier.

Le lendemain matin, la branche était un beau poirier ; la plume, un beau rossignol ; et la tête de mouton, un joli agneau.

C'était au mois de décembre et le poirier é[tait]³ chargé de belles poires ; le rossignol chantait.

Il y avait que la petite fille qui [4] pouvait prendre des poires parce que le poirier descendait quand elle approchait tandis que [pour les] autres⁴, il s'élevait si haut que personne ne pouvait en cueillir.

Un jour, le fils du roi, passant par là, fut très étonné de voir de si belles poires au mois de décembre⁵. Il envoya son cocher demander à en acheter. La femme lui dit :

— Si vous pouvez en prendre, je vous les donne. Personne ne peut en prendre.

Le roi fit venir tout le monde du village pour voir si quelqu'un ne pouvait pas y en avoir et dit que la fille qui lui en donnerait une serait sa femme. Mais personne ne put lui en attraper. Il demanda s'il n'y avait plus personne. La vieille femme lui dit que tout le monde avait essayé. Quand il aperçut quelqu'un à une [5] fenêtre.

— Mais c'est bien quelqu'un que je vois là-bas ?

— Non, dit la belle mère, c'est une petite souillon que j'ai fait cacher, parce qu'elle vous ferait vomir. Elle est trop sale !

— Faites-la venir, dit le roi.

Mais la Sainte Vierge la fait s'habiller toute belle.

En arrivant, le poirier se pencha assez pour qu'elle puisse en cueillir. Le rossignol se mit à chanter et l'agneau bêlait et courait après elle.

Le roi lui [dit] de monter dans son carrosse, qu'il en ferait sa femme.

La belle mère était très fâchée.

Au bout de plusieurs années, ils eurent un enfant.

Le roi lui demanda qui elle allait mettre marraine. Elle dit qu'elle voulait mettre sa belle-mère.

On l'envoya chercher. Quand le cocher fut arrivé, il dit qu'il venait la chercher pour être marraine. Elle fit dételer le cheval, dit au cocher d'aller se promener en attendant qu'elle apprête ses affaires.

[6] Elle habilla sa fille bien belle et la fit mettre dans une malle pour la cacher.

Quand ils furent arrivés le soir, elle dit au roi d'aller se coucher, qu'elle soignerait bien sa femme sans lui, qu'il avait besoin de se reposer. Quand tout le monde fut couché, elle fit sortir sa fille de la malle et la fit mettre à la place de sa belle fille. Elle dit :

² lecture incertaine. *Carcé* ? (À rapprocher du morvandiau : *carcoué* ou berrichon : *carca*, *carcon*, *charcou* = carcasse, charogne (Chambure) ?

³ *Ms* : est.

⁴ *Ms* : *tandis que d'autre*.

⁵ écrit : *xbre*.

— Satan, retire ta chair, va-t-en ; tu iras, biche blanche dans la forêt. Toutes les nuits, à minuit, tu viendras donner à téter à ton enfant.

Le lendemain matin, le roi vient voir sa femme. Il la trouva *si* tellement changée qu'il lui [dit] :

— Mon Dieu, *mâ*⁶ que tu es laide ! Que tu [es] changée !

Elle répond :

— Je peux bien changer, je ne mange pas. Rien ne me fait envie que de la biche blanche.

— Eh bien ! nous irons t'en chercher.

Il avertit tous ses valets pour aller à la chasse. Quand ils furent dans la forêt, [7] ils virent une biche blanche. Au lieu de se sauver comme les autres, elle s'approcha du roi, lui lécha les mains et le flattait.

Il dit :

— Tuez-la, si vous pouvez. Tant qu'à moi, je ne peux tuer une pareille biche.

Et les valets ne voulurent pas tirer.

Donc il s'en retournait sans rien emporter et à celle qu'il croyait sa femme [il dit] qu'il avait rien trouvé.

Elle dit :

— Vous en avez bien vu, mais vous avez pas voulu m'en apporter.

La nuit, à minuit, la biche vient dans la cour faire téter son enfant et la vieille dit encore :

— Satan, retire ta chair, va-t-en dans la forêt !

Les valets s'aperçurent qu'il était venu quelque chose dans la cour et ils y ont dit au roi⁷.

Et [il] retourn[a] à la chasse. La biche blanche vient encore le flatter et pleurait. Enfin, il dit que c'était impossible de tuer une biche pareille. [8] Il s'en retournait sans rien emporter.

Le soir, ils veillèrent pour voir si ce qu'ils avaient entendu allait venir. À minuit, ils entendirent le même bruit. [Le roi] était tout près à tirer, quand la biche sauta dans la cour et se tourna en femme et courut embrasser son homme et lui dit :

— C'est moi qui *est* ta femme.

Et elle lui raconta tout ce qui était arrivé.

Il demanda quel châtiment il fallait leur faire.

Les uns disaient de les faire brûler, les autres de les faire tirer par quatre chevaux.

Et ils les attachèrent par les quatre membres et les ont fait traîner et les ont tirées à coups de fusil pour les finir.

Écrit à la plume par Jeanne Patureau, née à Ourouër⁸ en 1874 et recueilli à Coulanges en 1887, [É.C. : née le 20/04/1874 à Chassy, Cne d'Ourouër, mariée le 30/03/1906 avec Atthur Ragainéau]. S. t. Arch., Ms 55/1, Cahier Coulanges-Mornay, p. 1-6.

Marque de transcription de P. Delarue.

⁶ vraiment

⁷ Ms : *Il y on dit au roi et retourna à la chasse.*

⁸ *Note de M. à la plume sous le conte : Jeanne Patureau, née à Ourouër. Et ligne suivante : née en 1874 (13ans) [âge barré.]*

Publié par M.-L. Tenèze et G. Hullen, France-Allemagne, n° 10, p. 52-56.

Catalogue, II, n° 7, p. 274 (T 511+ T 403 Forme B, n°17.

Texte publié par M. L. Tenèze

C'étaient un homme et une femme qui étaient veufs tous deux. Chacun avait une fille. Ils se sont mariés. La fille de l'homme était très gracieuse, celle de la femme était laide. Une fois mariés, la femme n'aimait plus voir sa belle-fille et elle lui faisait toutes sortes de misères.

Un jour, elle lui dit :

— Va me chercher ce que j'ai perdu.

Mais elle ne lui dit pas ce qu'elle avait perdu. La petite fille s'en fut en pleurant. Dans son chemin, elle rencontra la Vierge qui lui dit :

— Où donc vas-tu ?

— Ma petite Madame, je vais chercher ce que ma mère a perdu.

La Sainte Vierge lui donna une branche de poirier :

— Voilà ce que ta mère a perdu.

Et la petite fille retourna à la maison et dit en rentrant :

— Voilà, ma mère, ce que vous avez perdu.

Mais sa mère l'injuria et ajouta :

— Tu me prends donc pour une imbécile ?

Et elle la renvoya en lui disant :

— Va me chercher ce que j'ai perdu.

Et la petite fille est repartie en pleurant et elle rencontre encore la Sainte Vierge qui lui demande encore ce qu'elle avait

— Madame, c'est ma mère qui me renvoie chercher ce qu'elle a perdu.

— Tiens, ma petite fille, voilà une plume de rossignol, c'est ce que ta mère a perdu.

Et la petite retourna porter à sa mère ce que la Sainte Vierge lui avait donné.

— Tenez, ma mère, voilà ce que vous avez perdu.

Sa mère l'injuria encore et répéta :

— Tu me prends donc pour une imbécile comme toi ? Va me chercher ce que j'ai perdu.

Et la petite fille repart, toujours en pleurant et rencontre encore la Sainte Vierge qui lui demande encore ce qu'elle avait.

— C'est ma mère qui m'envoie toujours chercher ce qu'elle a perdu. Mais elle me dit pas ce que c'est.

— Tiens, ma petite fille, voilà une tête de mouton. C'est cela que ta mère a perdu.

Et la petite l'apporta à sa mère en lui disant :

— Voilà, ma mère, ce que vous avez perdu.

Cette fois la mère se fâcha encore bien plus, mais il était trop tard pour la faire repartir et elle l'envoya coucher sans souper ; quand le père fut arrivé, il demanda où était sa fille. Sa femme lui répondit :

— Elle a voulu aller se coucher.

Elle avait jeté tout ce que la petite avait apporté, sur le fumier.

Voilà que le lendemain matin, la branche de poirier était un beau poirier, la plume un beau rossignol, et la tête de mouton un joli agneau. C'était au mois de décembre et le poirier était chargé de belles poires, le rossignol chantait. Il n'y avait que la petite fille qui pouvait prendre des poires, parce que le poirier descendait ses branches quand elle approchait tandis que pour les autres, il les élevait si haut que personne ne pouvait en cueillir.

Un jour, le fils du roi passant par là, fut très étonné de voir de si belles poires au mois de décembre. Il envoya son cocher demander à en acheter. La femme lui dit :

— Si vous pouvez en prendre, je vous les donne. Personne ne peut en prendre.

Le roi fit venir tout le monde du village pour voir si quelqu'un ne pourrait pas lui en avoir et dit que la fille qui lui en donnerait serait sa femme. Mais personne ne put lui en attraper. Il demanda s'il n'y avait pas encore quelqu'un. La vieille femme lui dit que tout le monde avait essayé — quand il aperçut un visage à une fenêtre.

— Mais, j'aperçois bien encore quelqu'un là-bas ?

— Non, dit la belle-mère, c'est une petite souillon que j'ai fait cacher parce qu'elle vous ferait vomir ; elle est trop sale.

— Faites-la venir, dit le roi.

Mais la Sainte Vierge fit habiller la jeune fille toute belle. Quand elle arriva, le poirier se pencha assez pour qu'elle puisse cueillir de ses poires. Le rossignol se mit à chanter, et l'agneau bêlait et courait derrière elle. Le roi lui dit de monter dans son carrosse, qu'il en ferait sa femme. Mais la belle-mère était très fâchée.

Au bout de plusieurs années, ils eurent un enfant. Le roi demanda à sa femme qui elle allait mettre marraine. Elle dit qu'elle voulait mettre sa belle-mère. On l'envoya chercher. Quand le cocher fut arrivé auprès de la belle-mère, il dit qu'il venait la chercher pour être marraine. Elle fit dételer le cheval, dit au cocher d'aller se promener en attendant qu'elle apprête ses affaires. Elle habilla sa fille bien belle et la cacha dans une malle. Quand ils furent arrivés le soir, elle dit au roi d'aller se coucher, qu'elle soignerait bien sa femme sans lui, qu'il avait besoin de se reposer. Quand tout le monde fut couché, elle fit sortir sa fille de la malle et la fit mettre à la place de sa belle-fille, et à celle-ci elle dit :

— Satan, retire ta chair. Va-t-en. Tu iras en biche blanche dans la forêt. Toutes les nuits à minuit tu viendras donner à téter à ton enfant.

Le lendemain matin, le roi vint voir sa femme. Il la trouva tant changée qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Mon Dieu, que tu es laide, que tu as changé !

Elle répondit :

— Je peux bien changer, je ne mange pas ; rien ne me fait envie que de la biche blanche.

— Eh bien ! nous irons t'en chercher.

Il avertit tous ses valets de l'accompagner à la chasse. Quand ils furent dans la forêt, ils virent une biche blanche. Au lieu de se sauver comme les autres, elle s'approcha du roi, lui léchait les mains et le flattait. Le roi dit :

— Tuez-la, si vous pouvez. Quant à moi, je ne peux tuer une pareille biche.

Et les valets ne voulurent pas tirer sur elle. Ils s'en retournèrent donc sans rien apporter. Le roi dit à celle qu'il croyait sa femme qu'il n'avait rien trouvé.

— Vous en avez bien vu, répondit-elle, mais vous n'avez pas voulu m'en apporter.

La nuit à minuit, la biche vient dans la cour, fait téter son enfant. Et la vieille dit encore :

— Satan, retire ta chair. Va-t-en dans la forêt.

Les valets s'aperçurent qu'il était venu quelque chose dans la cour et ils le rapportèrent au roi. Le lendemain, le roi retournait à la chasse. La biche blanche vint encore le flatter, elle

pleurait. Le roi dit que c'était impossible de tuer une biche pareille, et il s'en retourna sans rien emporter.

Le soir, ils veillèrent pour voir si ce qu'ils avaient entendu la veille allait revenir. À minuit, ils entendirent le même bruit.

Le roi était tout prêt à tirer quand la biche sauta dans la cour : mais elle se transforma en femme, courut embrasser son mari et lui dit :

— C'est moi qui suis ta femme, et elle lui raconta tout ce qui était arrivé.

Il demanda quel châtiment il fallait faire aux deux femmes. Les uns disaient de les faire brûler, les autres de les tirer par quatre chevaux. On les attacha aux quatre membres et on les fit traîner par des chevaux.